HOT Club de FRANCE

Prix du jury 2015

JAZZ magazine jazzman

Laurent Mignard Duke Orchestra

Duke Ellington Sacred Concert

1 CD + 1 DVD Juste une trace / Socadisc

★★★★

Nouveauté. La musique sacrée d'Ellington s'apparente aux monuments classés au patrimoine mondial. On les admire de confiance. On leur témoigne, de loin, du respect. Hormis, toutefois, quelques thèmes passés au rang de standards (*Come Sunday*), on l'écoute peu et on la joue encore moins. L'entreprise de Laurent Mignard, lui consacrer un concert entier, n'était donc pas dépourvue de pertinence. Ni d'ambition. Il s'était entouré, pour ce faire, de son big band augmenté de quelques artistes, dont Mercedes Ellington, petite-fille du compositeur et interprète des gloses que Duke lui-même a données de son œuvre. Capté en direct, ce concert-spectacle fait l'objet d'un copieux DVD, tandis qu'on retrouve sur le CD une sélection significative. L'un et l'autre appellent un premier commentaire : Laurent Mignard n'a pas été corseté par une révérence excessive et il insuffle aux partitions une vie, et même une vigueur, qui les renouvellent. Son Duke Orchestra fait preuve d'une parfaite homogénéité et l'articulation avec les divers chœurs venus prêter leur concours, notamment Les Voix en Mouvement, ou l'intervention du *tap dancer* Fabien Ruiz, dans *David Danced Before The Lord*, ne souffrent d'aucun hiatus, d'aucune approximation. Deuxième satisfaction, la qualité des arrangements, dignes des originaux, et celle des solistes. Plus contestables, certains récitatifs, qui auraient gagné à être raccourcis, et quelques exercices de virtuosité gratuite dans le suraigu. Mais, déjà, Cat Anderson… Réserves mineures eu égard à la réussite d'ensemble que l'on appréciera de "vives voix" dans six cathédrales de France au cours du mois de juin. •

JACQUES ABOUCAYA

Personnel détaillé dans le livret. Paris, Eglise de La Madeleine, 1er octobre 2014.

Jazz Magazine Numéro 673 Juin 201

Bulletin du hcf
Organe musical du Hot Club de France

LAURENT MIGNARD DUKE ORCHESTRA
"DUKE ELLINGTON SACRED CONCERT"

Juste une Trace AM2015002 © 2015 Duke Festival & L'Agence Musicale
www.juste-une-trace.com ou www.laurentmignard.com

CD (79 min)
Praise God, Tell me it's the truth, Come Sunday, In the beginning God, Almighty God / Choral, The shepherd, Heaven, It's freedom, Meditation, *Every man prays*, The Lord's prayer, Praise God and dance

Ces titres sont extraits du concert ci-après, à l'exception d'**Almighty God / Choral**[1].

DVD (112 min)
Praise God, *A glimpse of God*, Something about believing, *Reading the Bible*, In the beginning God, Almighty God, *Pastor John G. Gensel*, The shepherd, *Optimism*, Tell me it's the truth, Come Sunday, *Every man prays*, The Lord's prayer, Heaven, It's freedom, *Communication*, Meditation, David danced before the Lord, *Love*, Is God a three letter word for love ?, *Mistakes*, Father forgive, Praise God and dance

Des concerts sacrés de Duke Ellington nous possédons des échos par le disque, mais dans des éditions peu nombreuses[2] et souvent incomplètes. Concernant leur représentation sur la scène, nous disposons d'un seul document[3], lui aussi partiel, filmé lors de la consécration de la Grace Cathedral de San Francisco en septembre 1965. Les amateurs français les plus chanceux eurent jadis l'opportunité d'assister à ces spectacles ellingtoniens d'un genre nouveau : en l'église Saint-Sulpice de Paris en novembre 1969[4], au théâtre antique d'Orange en juillet 1970[5], mais l'existence d'éventuels filmages de ces événements est fort improbable.

Aussi l'initiative de Laurent Mignard d'entreprendre avec le *Duke Orchestra* un « tour des cathédrales » (cf. *Propos*, p. 2), comme l'avait fait Ellington entre 1965 et 1973, est-elle la bienvenue. Le récital proposé a été filmé en public à Paris, en l'église de La Madeleine, le 1er octobre de l'année 2014 (quarantième anniversaire de la disparition du pianiste) avec un personnel imposant : trois vocalistes (Sylvia Howard, Nicolle Rochelle, Emmanuel Pi Djob), un claquettiste (Fabien Ruiz), douze *Voix en Mouvement* (dirigées par Michel Podolak), cent vingt choristes provenant de quatre ensembles d'Île-de-France et les seize membres du *Duke Orchestra* : Claude Egea, Sylvain Gontard, Jérôme Etcheberry, Richard Blanchet (tp), Fidel Fourneyron, Michaël Ballue, Jerry Edwards (tb), Didier Desbois, Aurélie Tropez (as, cl), Olivier Defaÿs (ts), Carl Schlosser (ts, fl), Philippe Chagne (bs, bcl), Philippe Milanta (p), Bruno Rousselet (b), Julie Saury (d), Laurent Mignard (dir.).

Ce généreux concert de près de 2 h s'adresse à un public qui dépasse de beaucoup celui des amateurs de jazz. Car, du côté de ces derniers, la musique d'inspiration religieuse d'Ellington est parfois reçue avec réserve, comme s'il était inconcevable que l'auteur de **The mooche** fût aussi celui des *Sacred Concerts* (la même réticence pouvant concerner les *Suites*). C'est oublier que Duke Ellington revendiquait d'être appelé non pas « compositeur de jazz », mais seulement « compositeur », soucieux qu'il était de ne pas devoir brider sa créativité. Quant à ses préoccupations d'ordre spirituel, il suffit de lire son autobiographie *Music Is My Mistress* pour les percevoir sans ambiguïté[6]. Laurent Mignard, qui connaît « son » Duke sur le bout des notes et des mots, ne pouvait ignorer cette dimension de l'artiste ni cet aveu : « Je considère ces concerts de musique sacrée comme la chose la plus importante que j'aie jamais faite. »

Des trois concerts sacrés écrits par Ellington on identifiera dans l'album six titres du premier, huit du second, un du troisième[7]. Les huit titres restants, notés en italique dans la liste ci-dessus, ne sont pas musicaux : ils consistent en de brèves interventions prononcées

en anglais (sous-titré) par Mercedes Ellington, petite-fille du compositeur et « gardienne du temple » comme la désigne le livret. Ce sont ces textes transitoires, porteurs de « messages » de Duke, qui, par leur fonction d'annonces, soulignent la cohérence d'un programme dont l'agencement pourrait de prime abord sembler disparate. On est ainsi en présence d'un ensemble complexe, caractérisé par une ample diversité de thèmes, de climats, de tempos, d'intervenants et servi par une scénographie grandiose.

Si toutes les interprétations confirment la mise au point d'un orchestre soutenu par une rythmique exemplaire, plusieurs portent bel et bien la marque du jazz le plus swingant. Introduit par le piano de Philippe Milanta sur une souple pulsation de Julie Saury et Bruno Rousselet, **Something about believing** est dominé par Sylvia Howard, dialoguant avec les chœurs de sa voix grave, profonde et ménageant des espaces à Jérôme Etcheberry (tp) et Fidel Fourneyron (tb) ; on retrouve la chanteuse avec sa même sûreté dans **Tell me it's the truth**[5] où interviennent plaisamment le trombone de Michaël Ballue et l'alto de Didier Desbois, et aussi dans un **Lord's prayer** vivifiant et gospelisant où elle partage le micro avec Emmanuel Pi Djob, ardent « prêcheur » aux intonations « growlées », tous deux aiguillonnés par la trompette harcelante de Jérôme Etcheberry. **The shepherd**, portrait musical du pasteur John G. Gensel si respecté de Duke, est encore brillamment illustré par Etcheberry dans le sillage de Cootie Williams par le découpage des phrases, l'épaisseur du son, le poids des notes, la maîtrise de la sourdine : on saluera la performance. En matière de spectacle, le titre le plus attrayant est bien sûr **David danced before the Lord**, talentueuse démonstration de Fabien Ruiz dont le 'tap dancing' personnel, d'une parfaite élégance, alterne avec invention puissance et légèreté (et l'on tendra aussi l'oreille aux variations d'Aurélie Tropez à la clarinette).

Les plus longues pièces du programme, mosaïques de thèmes, de mouvements, de tempos, méritent une approche différente. Proche du cébut du concert, **In the beginning God** (19 min) est l'exemple même de l'interprétation foisonnante. Le premier thème est sobrement exposé par Philippe Chagne (bs) et Aurélie Tropez (cl), relayés par la voix puissante d'Emmanuel Pi Djob. Les paroles de cette composition ambitieuse, titrée des premiers mots de la Bible, évoquent la naissance de l'univers : on y reconnaîtra l'humour de Duke qui oppose au « rien » d'avant la Création une liste de réalités… souvent bien inattendues. Le ténor impétueux de Carl Schlosser brode en tempo vif sur le second thème tandis que le chœur énumère en cadence les livres de l'Ancien Testament ; puis retour au premier thème avec la trompette de Dominique Blanchet additionnant contre-ut et bi-contre-ut sous l'œil admiratif (et amusé) de ses collègues ; enfin, après l'énoncé des livres du Nouveau Testament par les chorales, la clôture est réservée à la batterie de Julie Saury : un solo subtil, rigoureux, plein de « couleurs sonores », où l'utilisation expressive des cymbales précède des frappes agiles sur les toms et des roulements serrés sur la caisse claire.

It's freedom (12 min 30) ne manque pas non plus d'originalité : le rôle du chœur est prépondérant dans cet hymne à la liberté scandé de façon obsédante, tantôt triomphant, tantôt murmuré, voire exprimé en de multiples langues et soudain commenté par la voix… d'Ellington en personne ; en marge de la partie chorale se déploient, au gré des segments de l'interprétation, des interventions de Fidel Fourneyron (éloquent au trombone avec la 'plunger'), Philippe Milanta (incisif au piano), Didier Desbois (mobile et lyrique à l'alto) et Carl Schlosser (véhément au ténor). Le final, **Praise God and dance** (12 min) est, comme il se doit, construit en gradation : la séquence d'ouverture, hors tempo puis en tempo lent, est confiée à Nicolle Rochelle, surprenante en diva chargée du répertoire d'Alice Babs ; puis un tempo vif s'installe, magistralement tenu par l'intraitable 'after-beat' de Julie Saury et la basse dansante de Bruno Rousselet, et donne lieu jusqu'à l'issue du concert à d'opulents ensembles orchestraux, auxquels se mêlent les exhortations des choristes et d'où se

Laurent Mignard Duke Orchestra à l'église de La Madeleine

détache principalement le ténor d'Olivier Defaÿs au discours « sinueux » avant la trompette « stratosphérique » de Richard Blanchet.

Dans une ambiance autrement paisible, on appréciera **Praise God**, où le baryton de Philippe Chagne instaure au début du concert un climat de solennité ; **Come Sunday**, phrasé par Sylvia Howard avec une ferveur intense sur un background orchestral feutré ; **Almighty God**, où s'entrelacent les vocalises « angéliques »[9] de Nicolle Rochelle et la clarinette d'Aurélie Tropez dans le registre grave ; **Is God a three letter word for love ?**, de nouveau voué à la voix cristalline de la chanteuse, tout comme **Heaven**, qui bénéficie d'un suave chorus d'alto de Didier Desbois aux riches inflexions ; enfin **Meditation**, solo intimiste de Philippe Milanta joué hors tempo avec un toucher plein, raffiné rappelant immanquablement la sérénité de maintes faces ellingtoniennes[10].

Father forgive est une interprétation à part : Mercedes Ellington y lit un récitatif dont chaque verset est suivi des deux mots du titre-supplique harmonisés pour les *Voix en Mouvement* de Michel Podolak. Extra-jazz certes, mais prenant.

Au total, un album exigeant, fruit d'un impressionnant travail collectif, qui vient prolonger avec audace les hommages rendus assidûment par Laurent Mignard et son *Duke Orchestra* à un créateur 'beyond category'[11]. Une réussite pour un sacré défi. (***J.C.***)

1- Il s'agit d'un fragment hors tempo d'**Almighty God** non retenu dans le DVD et mettant continûment au premier plan la basse alerte de Bruno Rousselet devant l'ensemble des *Voix en Mouvement*

2- Trois de ces éditions furent chroniquées de façon louangeuse dans le *Bulletin* (n°s 173, 211, 246)

3- Cf. *Bulletin* 551. Le CD "Sacred Music" Status DSTS1015 (non chroniqué) permet de compléter les extraits du concert à Grace Cathedral figurant dans le DVD

4- Cf. *Bulletin* 193

5- Cf. *Bulletin* 200

6- *Music is My Mistress*, Doubleday, New York, 1973, p. 261-285 (comportant en outre les paroles des chants). À propos ces deux premiers concerts sacrés, on se reportera aussi aux commentaires de Stanley Dance dans son ouvrage *Duke Ellington* publié (en français) en 1976 aux éditions Filipacchi (p. 281-290)

7- Ce décompte ne prend pas en compte le fait que le *Third Sacred Concert* (peut-être encore en cours d'écriture à l'automne 1973) incluait des titres utilisés lors de concerts antérieurs, comme **The Lord's prayer, The shepherd, Heaven, Tell me it's the truth, Praise God and dance**

8- On sait avec Milt Buckner / Jo Jones qu'on peut swinguer sur un rythme de valse…

9- Il est vrai que **Almighty God** fut parfois titré **God has those angels** !

10- On peut penser à **Retrospection, Single petal of rose, Springtime in Africa, Fontainebleau forest**…

11- Formule d'Ellington dans son portrait musical d'Ella Fitzgerald

Laurent Mignard Duke Orchestra
DUKE ELLINGTON SACRED CONCERT

Duke Festival AM 2015002

Si, comme votre serviteur, vous pensez que l'œuvre de Duke Ellington représente l'un des plus grands héritages du XX^e siècle, vous comprendrez que les passionnés de sa musique se soient reconnus et fédérés: ils ont fini par se regrouper, à l'enseigne de *La Maison du Duke*, association présidée par Christian Bonnet et qui se consacre, depuis 2009, au rayonnement de l'œuvre de Duke Ellington.

Le site **http://maison-du-duke.com** vous en dira plus long, mais sachez que, **de tout ce bouillonnement franco-ellingtonien est né un grand orchestre dirigé par Laurent Mignard** et consacré à l'exécution de la musique du grand compositeur et arrangeur. Cet orchestre a déjà produit plusieurs programmes, et le tout dernier était particulièrement ambitieux puisqu'il s'agissait, avec tout le déploiement de moyens voulu, de reprendre un des concerts de musique sacrée que Duke Ellington avait composés, assez proche de celui qui se tint en l'église Saint-Sulpice le 16 novembre 1969. Assorti de quatre chorales et d'un chœur, complété de trois vocalistes et d'un tap-dancer, **le Duke Orchestra de Laurent Mignard a donné ce *Sacred Concert* à Paris, en l'église de La Madeleine, le 1er octobre 2014**. Quarante-cinq ans après la circonstance sulpicienne.
Tout ce spectacle a été enregistré et filmé, le voilà maintenant publié en deux galettes associées. La place me manque pour entrer dans les détails, mais **on est là dans l'incontournable et devant une grande réussite**.
En collaboration avec Mercedes Ellington, petite-fille du Duke, Laurent Mignard a préparé son affaire avec un grand sens du détail et des perspectives, et ses choix dans le déroulement du programme vont dans **le sens de la cohérence et de la fluidité**, pour le plus grand plaisir de l'œil et de l'oreille : nous nous trouvons ici à la fois devant un CD et devant un DVD, d'ailleurs de grande qualité technique l'un et l'autre.
Tout cela sonne dans un esprit ellingtonien parfaitement maîtrisé. La rythmique (Bruno Rousselet à la contrebasse, Julie Saury à la batterie) s'est parfaitement fondue dans le style. La théâtralité des vocalistes, Emmanuel Pi Djob et Sylvia Howard, aurait ravi le grand homme, de même que l'allégresse et la flexibilité de Nicolle Rochelle.
La danse de David devant l'Arche, qui était autrefois dévolue à Bunny Briggs, est superbement réalisée par le tap-dancer Fabien Ruiz, assisté de belles interventions dues à la clarinette d'Aurélie Tropez.
Côté solistes, le piano de Philippe Milanta est *dukish* en diable - même dans une église -, l'alto de Didier Desbois évoque parfois Johnny Hodges de façon frappante, et la trompette suraiguë de l'imperturbable Richard Blanchet renvoie naturellement à ce cher Cat Anderson. Mais j'avoue avoir un faible pour le moment où, dans *The Shepherd*, Jérôme Etcheberry vient chausser les bottes du grand Cootie Williams.
Dans les temps ellingtoniens, le moment où Cootie faisait parler sa trompette wa-wa était toujours un des points culminants des concerts, et ce morceau avait été composé pour lui. Il a vraiment fait fort, Jérôme Etcheberry, dans cette séquence-là.